

Les portes de Berchem : Entrée des fortifications. Soldats du train. (voy. p. 130). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ANVERS.

Abords de la ville. — Les fortifications. — Aspect général d'Anvers. — Impressions et souvenirs personnels.

Le train qui va de Malines à Anvers longe des ha-meaux, des cultures, une terre merveilleusement fécondée par le travail du paysan. Ça et là l'eau d'un fossé reluit au soleil, une bastide rustique s'entoure d'un parc, une file de grands arbres suit les sinuosités d'une chaussée. Et partout, l'activité silencieuse des campagnes, les chevaux labourant en automne, les femmes fauchant en été, les hommes répandant les fumiers en hiver. Aux relais, apparaissent derrière les barrières des faces placides où roulent des yeux somnolents et doux, des épaules robustes couvertes du sarrau bleu reluisant, des cabriolets poudreux qui

stoppent en attendant que le train soit passé. Point d'industries : la préoccupation constante est la glèbe ; on vit et meurt dans ses sillons. La terre ainsi aimée paye largement l'agriculteur. Dès avril, elle se pare de floraisons grasses qui, s'étendant de proche en proche, finissent par couvrir tout le pays d'une clarté émaillée de bouquets. Non loin de Vieux-Dieu, première station militaire sur la ligne, d'interminables talus gazonnés s'enflamment à chaque printemps d'une prodigieuse traînée lactée ; on dirait qu'il y neige des pâquerettes ; et cet éclat magnifique est répercuté au loin par l'étincellement des prairies.

Inopinément des sonneries de clairons s'entendent à travers les souffles ralentis de la machine : on s'ar-

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129.

rête, et les yeux se portent sur les anguleux profils des buttes de terre taillées à angle droit, le long des fossés des fortifications. A la paix profonde des campagnes succèdent le va-et-vient des soldats, le roulement des caissons, le train d'un appareil guerrier, et le pantalon blanc du piou-piou en corvée remplace, dans le paysage, la culotte en *pillou* éraillé du laboureur. Nous sommes entrés dans la zone des installations organisées pour la défense du pays. A Berchem, de hautes portes monumentales surmontées de colosses en fonte ont quelque chose de menaçant, comme la barrière qu'un petit peuple vaillant oppose aux envahissements du dehors (voy. p. 129).

Bientôt Anvers se dessine à l'horizon; des tours, des pignons, une masse compacte de maisons s'estompent dans la perspective; le train traverse un pâté de constructions faubouriennes, coupées de rues au bout desquelles on aperçoit les verdure du Parc; et une nuée de commissionnaires et de cochers insinuants vous annonce tout à coup que vous êtes arrivé.

Dès l'abord, on se sent en présence d'une grande ville; la circulation s'active autour de la gare, se fait pressante dans les rues, déborde dans les tavernes avoisinantes, dont les tables, en été, empiètent sur le pavé, et, gagnant par les nouvelles artères le cœur de la cité, se répand vers les entrepôts, les bureaux, la Bourse, les centres d'affaires et de transactions. Un bien-être solide se remarque dans l'air des visages, la belle apparence calme des maisons, les grandes percées nouvellement ouvertes et bordées d'édifices somptueux, le train pressé et bruyant de la vie extérieure. A peine débarqué, on entrevoit au passage des théâtres, des hôtels richement décorés, de grands candélabres ornementés, des statues en marbre et en bronze, une sorte d'animation de la pierre en rapport avec de hautes fortunes et des goûts luxueux. On n'a point encore touché le port, cette ouverture prodigieuse sur la mer et les grands appareillages, que déjà la métropole commerciale se fait sentir à l'oscillation d'une foule cosmopolite courant aux affaires du pas diligent d'individus pour qui les minutes sont de l'or. Partout les écussons accrochés aux balcons signalent les consulats; une forêt de hampes déborde sur les trottoirs, toutes prêtes pour y suspendre les pavillons; et les grandes plaques de cuivre, les enseignes bariolées, l'étalage des firmes laissent deviner des magasins emplis d'ouvriers, des cours où se chargent les camions par centaines, des bureaux fourmillant de commis. Observez cependant les allées et venues de ce monde en travail: la fièvre n'est qu'apparente; une activité régulière, mesurée, disciplinée, rythme les gestes et la démarche; l'habitude des grosses entreprises où chacun risque à tout bout de champ son avoir, une longue tradition de négoce et de spéculation maintiennent l'affairement général dans un calme relatif; on comprend qu'avec de tels hommes les pertes et les gains sont prévus, que rien n'est laissé à l'aventure, et qu'ils sauront réparer laborieusement

les brèches faites à leurs fortunes, si la chance tourne contre eux.

Le souvenir de mon premier séjour à Anvers remonte à une époque déjà lointaine. J'étais allé retrouver un ami, soumis aux dures épreuves du concours en loge; il était peintre et convoitait le prix de Rome. La ville de Rubens et de Van Dyck a gardé, en effet, les privilèges de son ancienne gloire: son Académie des beaux-arts est demeurée le boulevard de la tradition des maîtres; et c'est chez elle encore que se cueille le vert rameau. Une auberge, sise au Marché au Lait, avait, en ce temps, pour hôtes principaux, outre la petite bourgeoisie de province et les porte-marottes de banlieue, des jeunes gens turbulents et bavards, en qui les cheveux ébouriffés, les moustaches effilées et les longues barbes hirsutes eussent suffi à faire reconnaître des peintres et des sculpteurs. On vivait là à bon compte. Au rez-de-chaussée s'étendait la salle à manger, une chambre sombre et basse, à papier de tenture ramagé sur lequel se détachaient, dans des cadres d'or tachés par les mouches, des paysages d'un vert cru, généralement des prairies étoffées de moutons frisottés et blancs, des ponts rustiques par-dessus des torrents, des chaumières décentes au seuil desquelles picoraient des poules. J'ai passé de bons instants dans le voisinage de ces peintures étonnantes; les heures du midi et du soir nous trouvaient réunis autour de la longue table commune, nantie d'énormes quartiers de viande et présidée par le maître de la maison, qui gravement dépeçait les gigots et les rosbifs en tranches roses, tandis que les femmes passaient les portions à la ronde. Par l'entre-bâillement des portes, nous arrivait l'odeur de la tabagie, avec la voix haute des buveurs. Dans l'escalier, des canaris chantaient.

La nuit venue, après une promenade au port, où, attablés dans un cabaret, nous arrosions de bière d'orge trois sous de crabes et de crevettes, nous revenions à notre hôtellerie par les rues enténébrées, le long des maisons endormies aux fenêtres desquelles les lampes achevaient de mourir; et ce retour, sous le bleu des étoiles, dans le silence de minuit tombé du haut des vieux pignons et nous berçant mieux qu'une musique, avait une douceur grisante, comme si nous eussions marché dans un songe. L'obscurité se peuplait alors autour de nous des visions du passé; il nous semblait voir circuler dans l'ombre les visages sévères et charmants des grands peintres, comme nous-mêmes rentrant le soir chez eux, après une ripaille d'auberge ou un festolement praticien; et des mots d'amour, un baiser jeté du bout des doigts, un nom prononcé dans le vent accompagnaient leurs pas décroissant au loin. A chaque instant, un souvenir de cette époque brillante se levait devant nous: ici, le toit tailladé en dents de scie qui avait abrité le bel adolescent Antoine Van Dyck; là, les portiques majestueux sous lesquels avait passé le triomphant Rubens; ailleurs, les demeures, aujourd'hui vermoulues, où vivait la fleur et

la gloire de l'art, ces palais princiers, du haut en bas garnis d'étoffes rares et de meubles précieux, dont les escaliers étaient montés par les Jordaens, les de Crayer, les Van Thulden. Notre imagination, surchauffée par la contemplation des toiles célèbres dans les églises et les musées, ne pouvait plus se détacher des temps qui les avaient vues se produire; elle se traînait dans le sillon qu'elles avaient ouvert devant nous, et notre nuit en était profondément troublée.

Il me fut impossible, pour ma part, de trouver le sommeil pendant les trois premiers jours que je passai sous l'excitation de ce milieu extraordinaire. Les grands voiliers du port, filant dans un air chargé de vapeurs et de fumées, les statues plantées sur les places publiques, les chapelles peuplées par le génie des peintres, cette traînée de chefs-d'œuvre qui part du musée, va à Notre-Dame, s'étale à Saint-Jacques, s'étend à Saint-Paul et court d'église en église, constellant partout les murs et rejaillissant jusque dans les maisons des particuliers, avaient laissé en moi un éblouissement. Je revivais par la pensée cette époque lointaine de grandeur et de fécondité intellectuelles; je me voyais transporté dans des splendeurs de palais, parmi des existences royales, un train de cour où trônaient des peintres, des musiciens, des sculpteurs; le faste des familles se traduisait au dehors par des cortèges empanachés; les joyeuses entrées faisaient lever des arcs de triomphe au carrefour des rues; et l'esprit allant toujours, j'oubliais l'histoire, le féroce Alvarès de Tolède, la saignée terrible pratiquée par lui dans les provinces flamandes, pour ne plus me souvenir que du brillant mensonge des apothéoses échafaudées par les magiciens du pinceau. De quart d'heure en quart d'heure, le carillon de la cathédrale égrenait son chapelet de notes sautillantes; leurs vibrations se répercutaient dans la ville muette, s'éteignant, se réveillant, cognant par moments mes vitres comme les tintements d'un rire moqueur, et d'autres fois s'alanguissant dans des points d'orgue, un murmure de soupirs, quelque chose du vibrant silence qui suit un chant expiré; et, tandis que ce ruissellement de petites voix cristallines s'épanchait dans la nuit de mon alcôve, ma rêverie prenait corps dans une de ces luxueuses ordonnances, comme Rubens aimait à en retracer. Les seigneurs et les dames du temps se pressaient dans son atelier, magnifiques, aimables, souriant au caprice du maître qui les groupait pêle-mêle avec les portefaix, les hercules de foire, les marins du port, tous merveilleux de force et d'audace; et les pourpoints s'allongeaient en grands manteaux flottant sur des torses rudes de Christs; toute la grâce et la puissance du temps se métamorphosaient sous les pinceaux en belle matière vivante que rehaussait l'éclat des lampes, des pierreries et des ors, dans le scintillement chaud des pénombres. La sève et le sang des Flandres coulaient à longs flots sous les cinabres dont rougeoyaient les fonds; un éclabousse-

ment de torchères allumées tombait sur les chairs, enflammait les satins, traînait sur les tentures; les voûtes s'élargissaient sur des perspectives de ciel; des floraisons étincelantes montaient du sol, croulaient de la nue, s'essaimaient à travers l'atmosphère; et l'on entendait partir des recoins, de dessous les draperies et jusque des profondeurs de l'azur, des sons d'instruments qui déliaient les gestes, réglèrent les attitudes et cadençaient les mouvements.

Ces visions me poursuivaient jusqu'au chant du coq; et le lendemain, tandis que j'errais à travers les musées, les œuvres sur lesquelles s'arrêtaient mes yeux en recomposaient les caprices.

Grandeur, décadence et renaissance d'Anvers. — Le négociant au travail et au repos. — Les théâtres. — Le café-concert. — La musique de chambre. — Diverses classes d'Anversois correspondant à des quartiers divers de la ville. — Le quartier Saint-André. — La ruelle du Livre. — La foire aux *speculatie*. — Les démolitions: la porte Royale ou de l'Escaut, le Marché aux Poissons et les vestiges du premier fort d'Anvers. — La légende de Salvius Brabo et du géant Antigon. — Origine et armoiries d'Anvers. — *Handwerpen!* — Le *Steen* de l'inquisition. — La Halle des Bouchers. — Le Guignol anversois. — L'hôtel de ville. — La maison Hanséatique. — La maison de Hesse. — La Maison hydraulique et Gilbert van Schombeke.

Il est des villes privilégiées entre toutes, qui, semblables à l'oiseau fabuleux, renaissent de leurs cendres. Telle est Anvers. Héritière au quinzième siècle de la prospérité de Bruges, elle arrive à l'apogée de sa splendeur commerciale à l'époque de la réforme; les guerres de religion, les proscriptions du duc d'Albe, les sièges qu'elle soutient contre Alexandre Farnèse, duc de Parme, les traités européens qui sacrifient son port, les changements de joug qu'elle subit la dépeuplent et la ruinent ensuite, jusqu'au moment où la conquête la jette aux mains de Bonaparte.

Avec cette sûreté de coup d'œil que ses thuriféraires comparaient au regard de l'aigle, le grand batailleur, qui savait être aussi à l'occasion un grand économiste, comprend aussitôt le parti qu'on peut tirer de sa situation topographique, de son fleuve, merveilleux instrument de stratégie, de son port, le plus sûr du monde. Si on l'a condamné à mort, c'est parce que toutes les puissances convoitaient ce riche morceau: ne pouvant se le partager, elles ont préféré qu'aucune d'elles ne jouit de sa possession. Mais Napoléon, qui n'a ni les scrupules ni les craintes des potentats de la paix de Munster et de Nimègue, décide que le moment est venu de rendre à la métropole en décadence son ancienne importance. Anvers voit alors s'élever ses premières installations maritimes modernes, celles-là mêmes qui furent étendues plus tard par les rois belges Léopold I^{er} et Léopold II, après avoir été négligées sous la possession hollandaise pour ne point porter ombrage à Amsterdam, sa rivale.

Depuis ce temps, la prospérité est revenue et chaque année elle augmente. Tandis que Bruges n'a plus gardé de son ancienne opulence que des monuments admirables où sa gloire se survit, son héritière, qui

fut d'abord son émule, s'est si bien relevée de ses désastres, qu'à l'heure qu'il est sa population dépasse de près de dix mille habitants celle de la capitale.

C'est actuellement la grande ruche où s'opèrent les trafics internationaux, où s'accumulent les fortunes particulières, où s'alimente la richesse publique ; les millions s'y enfournent journellement au creuset des affaires ; elle est un des foyers les plus puissants de la prospérité nationale, et son activité n'a de comparable que celle des plus vastes ports de l'Europe. D'un bout à l'autre de l'année, les vaisseaux de l'étranger abondent par centaines dans ses eaux et tous les pavillons du monde flottent à leurs mâts ; ses quais incessamment s'encombrent des ballots que les Indes, les deux Amériques, les Iles lui envoient, et elle n'a point assez de ses docks pour recevoir les cargaisons qui lui viennent de partout. Chaque vague de son fleuve roule de l'or, sous les espèces des produits variés qu'enfante la terre ou qu'engendre le travail des hommes ; et régulièrement, d'un effort sans hâte et sans trêve, elle fait au soleil sa grosse besogne d'ouvrière qui ne connaît pas la lassitude. Parcourez ses rues, vous y verrez se confondre les types les plus dissemblables : le Russe à l'œil gris, à la barbe longue, aux membres courts et trapus, l'Anglais se dandinant sur ses hanches, avec le flegme des gens de sa race, l'Éthiopien basané, le Nègre couleur de vieux bronze, le Hollandais fumé comme un saumon, l'Italien saccadé et nerveux, l'Espagnol toujours prêt à jouer du couteau, le Norvégien reflétant dans ses vagues prunelles l'eau dormante de ses lacs, le Français agile et bondissant, l'Américain largement planté sur ses pieds et trahissant par tous les pores l'enfant d'une terre libre. Toute cette foule, trempée de senteurs marines, promène dans la ville ses vareuses bigarrées, ayant dans l'œil la nostalgie des grands voyages, population fluctuante, amalgamée, furtive, qui se mêle à la race commerçante du terroir.

Dès les premières heures de jour, la cité présente une animation de fourmilière, toutes les rues remplies d'allées et venues affairées, les longs haquets broyant les pavés sous leurs énormes roues, un peuple d'êtres poudreux et hâlés circulant sous des fardeaux. Les commis penchés sur leurs bureaux font grincer leurs plumes ; un bruit de forge sort des magasins ; les entrepôts se vident et se comblent ; principalement le long des quais, sur le fleuve, dans les docks et les bassins, la vie se fait intense, gronde, halète, d'un ahan perpétuel qui crie sous le ciel, mêlé au beuglement des machines et au clapotement des eaux.

Jusqu'au soir l'Anversois est l'homme des affaires et de l'argent. Si vous le rencontrez dans la matinée, il vous bousculera sans vous regarder, vous donnera le bonjour d'un air sec, en dérobant sa main. Il ne connaît point d'amis avant l'heure de dîner, divise l'humanité en acheteurs et en vendeurs, ne considère plus les choses qu'au point de vue de l'offre et de la

demande. Une demi-heure de répit à midi pour déjeuner, un quart d'heure de grâce après les transactions de la Bourse, voilà tout ce qu'il ose distraire de ses heures de travail. Toute la vie du jour converge au merveilleux palais qu'il s'est construit au cœur de la cité, comme la glorification de ses activités. Là, sous ces voûtes magnifiquement décorées auxquelles s'attachent les puissantes nervures du fer contourné en arc et jaillissant en colonnes, dans le cadre splendide d'un Hall gothique distribué selon les nécessités modernes, il se sent maître et roi ; il n'a qu'un pas à faire pour communiquer avec les deux Amériques ; le télégraphe incessamment lui apporte des nouvelles de toutes les contrées de la terre ; des flottes de navires n'attendent qu'un signe de lui pour appareiller. Le puissant organisme commercial de la métropole se résume véritablement, en ce moment, dans ce gros homme bruyant et affairé qui court, les mains ouvertes devant lui, comme un conquérant. Le port et sa prodigieuse agitation se répercutent dans les battements de son cœur ; il souffle avec les poumons de ses machines, respire par les tubes de ses steamboats, va et vient dans cette multitude qui gronde autour de lui, en proie à toutes les frénésies de l'argent, comme un capitaine sur le pont d'un navire.

Ce n'est qu'à six heures et parfois même plus tard qu'il redevient l'homme de la famille, de la société, d'un autre commerce que celui de Mercure. Le soir, il reprendra autant qu'il lui sera possible les manières du gentleman, que des rapports continuels avec de grossiers capitaines de navires, des portefaix indociles, des charretiers négligents lui ont fait perdre pendant la journée. Il abandonnera alors le ton du commandement, la parole brusque, l'air distant qu'il se croit obligé de garder devant sa légion de commis. Dans la tiédeur du milieu familial, près des têtes blondes et brunes dont les boucles s'allument aux reflets des bougies, son front se déridera, ses sourcils contractés se détendront, et, comme un homme qui se réveille après un rêve pénible, il mettra une bonne grâce souriante à caresser ses enfants.

Tout ce qui l'entoure chez lui est bien fait d'ailleurs pour le distraire de ses préoccupations habituelles. Cet homme d'argent qui a déjeuné en barbare expéditif d'un plat du jour et d'une lourde pinte d'ale, dans une taverne aux relents rances, entre des coulissiers et des agents de change glapissant des chiffres, dine maintenant en gourmet, procède lentement, se délecte, hume le bouquet d'un Château bordelais dans un verre ciselé, prend le temps de s'essuyer la bouche pour dire des choses aimables aux siens, s'informer de leurs bobos, plaisanter, s'intéresser à des colifichets, à des potins de femmes ; et par moments renversé dans sa chaise à haut dossier taillée sur le modèle de celles du vieux temps, les yeux à demi clos, comme en une sorte de béatitude de gourmet dilettante, il contemple un Téniers, un Ostade, un Ruys-



Intérieur de la Bourse d'Anvers. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

daël, suspendus à la paroi devant lui et dont les tons mordorés de soleil couché se détachent sur les lambris de l'appartement.

S'il a des convives, le patricien déploiera un entrain surprenant pour égayer la table; lui qui, sans trop se fâcher, se laisse traiter de ladre et qui chicane de pauvres diables pour les plumes, l'encre, le papier qu'ils consomment à son service, il ouvre sa cave à larges battants, dévalise les bons coins, vous tiendra des heures à table et payera parfois à son cordon bleu des appointements qu'il refuse à un correspondant pour les langues étrangères.

Après le dîner, on se rend au théâtre; tout du moins on y conduit sa femme et sa fille, si celle-ci a déjà fait son « entrée dans le monde ». Le théâtre, c'est l'endroit où l'on joue l'opéra. On dit le « théâtre », parce que le monde « comme il faut » ne compte pas pour tel la scène flamande abandonnée au peuple, à la petite bourgeoisie et à un groupe d'artistes et de littérateurs amis de la langue crue des ancêtres.

En réalité, pour une ville de l'importance d'Anvers, qui aime la féerie, les pompes décoratives, les parades, se pique de dilettantisme musical et a fourni des compositeurs d'élite à la Belgique, le théâtre est peu fréquenté. On peut expliquer cette indifférence par la concurrence que font à l'Opéra les nombreuses sociétés privées et les réunions particulières où l'on exécute de bonne musique de chambre. Les idolâtres de Beethoven, de Mozart, de Haydn ont ici l'embarras du choix. Chaque soir ils sont invités chez l'un ou l'autre marchand qui les régale de quatuors et de quintettes, et l'importance croissante de la colonie allemande dans la ville tend à répandre de plus en plus le goût de concerts intimes.

La jeunesse dorée, elle, est attirée par les salles de cafés-concerts établis principalement dans la banlieue, « à l'instar de Paris », et où l'on chante les « scies » qui ont fait trois mois auparavant les délices des habitués de l'Horloge et des Ambassadeurs. Il n'est pas rare, au surplus, que le gros négociant lui-même, le gentleman dont je parlais tout à l'heure, après avoir conduit sa famille jusqu'à sa loge, brûle la politesse à Rossini et à Meyerbeer pour les cumulets et les sauts périlleux de quelque compagnie de trapézistes, et aille au prochain Eldorado accompagner du bout des lèvres, en battant la mesure, les gaudrioles débitées par un quart de chanteuse, étalée dans des falbalas pailletés.

Le goût de la distraction existe, en effet, dans toutes les classes, mais plus particulièrement encore chez les hommes d'affaires, si rares que soient leurs loisirs. Sans le négociant, le théâtre resterait vide, les sociétés chômeraient, les étalagistes demeureraient les bras croisés devant des rayons encombrés. C'est le « monde du négoce » qui donne à dîner, organise les sauteriers, prend l'initiative des grandes solennités artistiques, imprime partout à la vie l'impulsion.

Ici se place une constatation : les rangs de cette

grande société anversoise organisée pour le travail et le plaisir sont divisés par de véritables murailles chinoises de préjugés et de traditions. La ville elle-même d'ailleurs est complice de ces distinctions, et on peut faire une étude bien curieuse sur la population rien qu'à se promener dans les divers quartiers où elle est répartie.

Les marchands, suivant la nature de leurs affaires, ont leurs bureaux et leurs magasins le long du fleuve, à proximité des bassins ou aux environs de la Bourse, et habitent les quartiers nouveaux, les avenues dites « boulevards » près du parc et des faubourgs. Le noble, lorsqu'il ne vit pas hiver et été sur ses terres de la Campine ou des Polders, se retire dans un de ces froids hôtels patrimoniaux, fermés et muets comme un cloître, qui bordent la rue de l'Hôpital, la place de Meir, la rue Neuve, la rue Saint-Paul, etc. Les descendants des vieilles familles bourgeoises se claquemurent, d'autre part, dans les rues étroites et sinueuses du centre de la ville, principalement du côté de l'ancienne église des Jésuites. Les petits détaillants ouvrent leurs boutiques et leurs débits de toute sorte le long de cette artère qui part du Marché aux Œufs pour aboutir à la plaine Falcon, tandis que leurs concurrents plus ambitieux installent des magasins et des bazars copiés sur ceux des capitales dans la rue des Tanneurs, au rempart Sainte-Catherine et au Marché aux Souliers. Enfin, les quartiers Saint-André, Saint-Amand, du Stuyvenberg, du Scheleke, et les ruelles des centres bourgeois ou aristocratiques, telles que le *Zwanegang*, cette fameuse allée du Cygne, dérobée au plein cœur de la ville riche, avec ses amas de charrettes, le timon en l'air, parmi lesquelles grouille une population de marchandes d'oranges, de moules et de crevettes, le regard hardi, le geste cynique, sont occupés par la population ouvrière. Quant aux marins, aux bateliers, aux portefaix, aux gens qui vivent exclusivement du fleuve et que leurs occupations retiennent près de l'eau, *aan t'water*, ils ont choisi la partie la plus ancienne de la métropole, se tassent dans le labyrinthe de pittoresques venelles entrelacées aux abords du Marché aux Poissons, sur l'emplacement du *Burg*, la première forteresse d'Anvers et le berceau de la cité, ou bien encore débordent dans l'enchevêtrement de boyaux et de culs-de-sac qui enlacent les canaux réservés au batelage. De toute cette tassée humaine sort une haute rumeur de vie qui, le matin, s'accroît de l'activité des différents marchés, où les paysannes de la Campine et du Polder, coiffées de grands bonnets à barbes flottantes, viennent vendre les laitages et les légumes (voy. p. 137).

Parmi les réceptacles habités presque exclusivement par le peuple, le quartier Saint-André montrait autrefois le plus d'animation. Il était traversé par une rue longue et étroite, dénommée rue du Livre, par corruption de traduction de son nom flamand¹, mais connue

1. La ruelle du Livre devrait s'appeler ruelle Buc, de Vauthier Buc, et non de Book (livre).

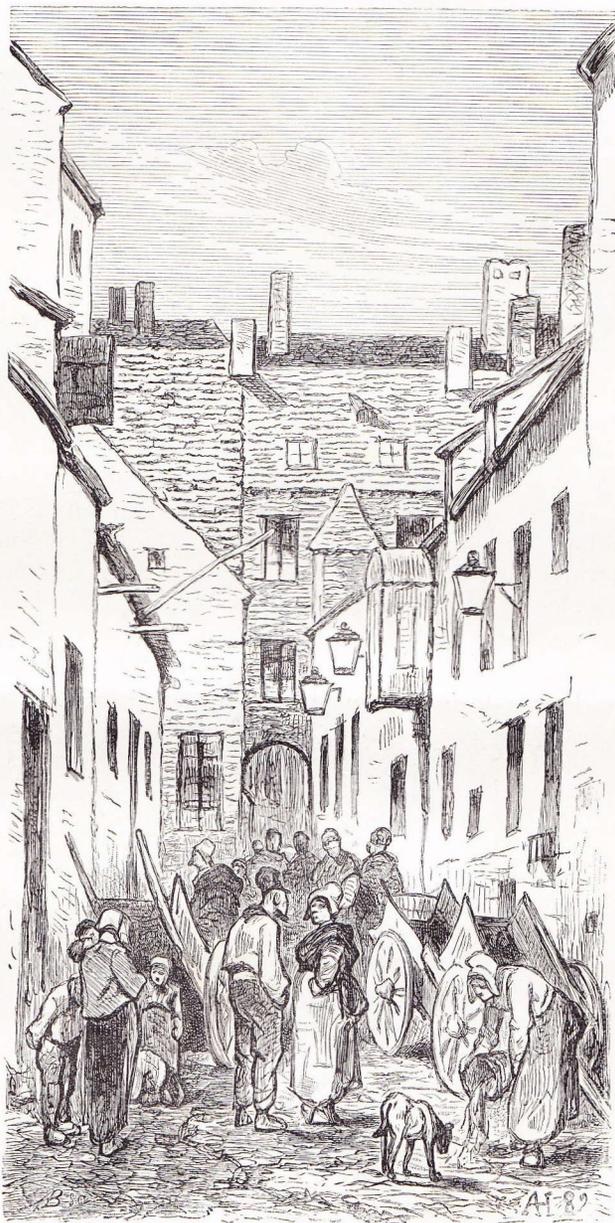
dans le peuple sous le nom significatif de *Luizen markt* (Marché aux Poux). De cette artère s'étendait, à droite vers l'Escaut et à gauche vers la ville, un réseau de ruelles et d'impasses, suant l'humidité et le miasme, au bord desquelles, rongées de lèpres, les plâtras écroulés, les portes vermoulues, se massaient de hautes façades de bois, noircies et comme calcinées, se rétrécissant à partir du second étage en un pignon à escaliers, et la plupart du temps recevant les eaux du ciel à travers leurs carcasses disjointes, dont les ais ressemblaient aux vertèbres de quelque énorme squalo. Certains « enfers » de Londres et de Manchester donneraient seuls une idée des fournées humaines entassées là, de ces flopees d'enfants et de commères jouant dans les boues de l'égout, de ces grappes de faquins arrêtés à l'angle des rues, les mains dans les poches, l'œil provocateur, la face narquoise, de ces bandes de filles impudentes, courant nu-tête, aux plaisanteries cyniques et brutales de leurs adorateurs en sarraux.

Avec ses maisons déchiquetées, ses pignons dentelés, sa patine de crasse et de misère, sa rude population de laborieux et de faméliques, ce quartier ménageait des ressources abondantes aux artistes. Des types merveilleux y promenaient leur crânierie picaresque, sous d'épaisses crinières à reflets bleus, trahissant une origine semi-espagnole. On était étonné lorsque partaient de la bouche d'une fillette rappelant certains portraits de Murillo de grossières injures proférées avec un accent rogomme, dans le patois traînard et canaille de l'endroit. Assise en plein vent près de sa brouette, cette marchande de pommes rances, d'âcres saucissons et de *mastelles* desséchées, aurait pu vendre sur les bords du Xénil, une fleur rouge de cassis dans les cheveux, les oranges savoureuses et les limons par-

fumés. Peut-être même cette noiraude aurait-elle eu, à la cour de Madrid, un tabouret au pied du trône. Je ne plaisante pas. Certains des habitants du quartier Saint-André ou des autres centres ouvriers d'Anvers ont non seulement gardé le type espagnol, mais même des noms castillans, souvent retentissants dans l'histoire de l'Ibérie. On m'a cité le cas d'une

marchande de légumes, veuve et mère de dix enfants, la femme *Armiroto*, du nom de ce marquis Armiroto qui fut un des seigneurs de la suite du duc d'Albe, Sa descendance, indifférente à cette haute origine, brouette aujourd'hui des choux par les rues, et l'on a irrévérencieusement dénaturé sa fière hérédité par un sobriquet ridicule : *Arme Rotte* (pauvre pourrie).

Des considérations d'un ordre supérieur ont déterminé la démolition de cette grouillante cour des miracles où les ravages, en temps d'épidémie, se chiffraient dans des proportions effrayantes. Certes, les vieux pignons se recommandaient aux amis du pittoresque par leurs silhouettes tailladées, d'un découpage archaïque qui seyait bien au cadre du vieil Anvers, et les singuliers habitants qui, du haut en bas, y fourmillaient dans l'ordure et la vermine, avaient à travers leur abjection des beautés farouches qui tranchaient sur la banalité des milieux bourgeois; mais cette poésie devenait une ironie cruelle lorsqu'on péné-



Le Zwanegang (allée du Cygne). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

trait dans des sentines où souvent un ménage d'ouvriers, ne comprenant pas moins de douze individus, n'avait qu'une seule chambre pour logis.

Aujourd'hui, la transformation de ces quartiers pestilents et sombres est achevée; une voie magnifique, bordée de constructions monumentales, remplace sous le nom de rue Nationale l'immonde *Luizen markt* et ses ramifications. Plus rien n'y est demeuré de la po-

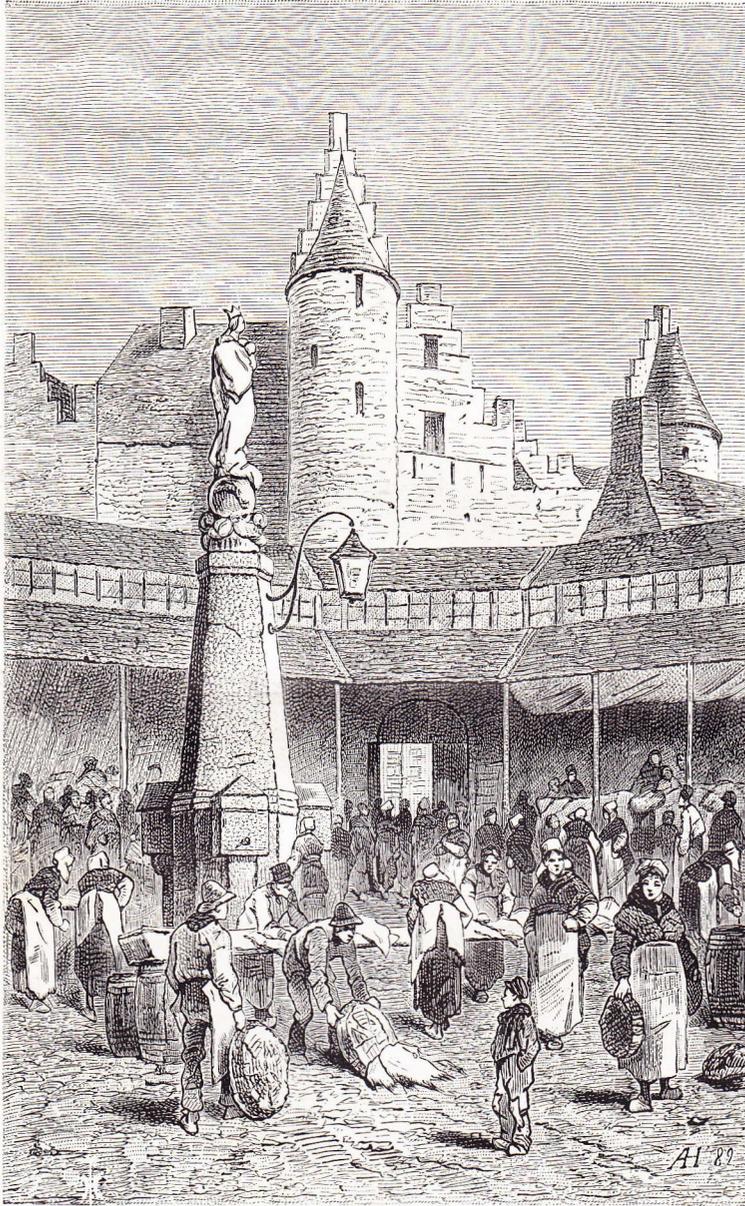
pulation d'autrefois; les êtres ont disparu en même temps que les choses, et l'air, la lumière, les exhalaisons saines des eaux pluviales coulent à larges flots dans des percées spacieuses, là où pullulait une humanité vicieuse et gangrenée de maux sans nombre.

La dernière fois que je vis la ruelle du Livre dans l'intégrité de sa physionomie originale, ce fut un soir, la veille de la mi-carême. On m'avait parlé de la foire au plaisir qui se tenait à cette occasion dans ce quartier déshérité. Je n'oublierai jamais le spectacle auquel j'assistai : sur les trottoirs, des deux côtés de la voie déjà trop étroite en temps ordinaire, des échoppes couvertes de toile à voile s'adossaient aux maisons. On y débitait les comestibles en honneur dans ces parages, les boules de pâte au saindoux et à l'huile (*smoutebollen*), les pains d'épices, les harengs frits, les beignets aux pommes, les saucissons de viande de cheval, les crevettes, les moules, les sucres rouges, les jus de réglisse que les gamins secouent dans une bouteille remplie d'eau pour les faire fondre, les *affaires*, sorte de caramel au sirop enveloppé en cône

allongé dans un long papier dont les gavroches ne sont pas moins friands et qu'ils sucent en s'en barbouillant les joues. Les poêles rissolant sur les réchauds envoyaient dans l'air piquant de février des senteurs affadissantes d'huile de poisson. De pâles quinquets éclairaient les étalages derrière lesquels trônaient sur un escabeau des vendeuses trognonnantes, échappées de quelque *Tentation de saint Antoine* de Té-

niers. Ailleurs, des torches fixées sur des comptoirs à ciel ouvert mêlaient leur fumée noire au brouillard des victuailles et incendiaient à leurs rougeoiements intermittents les hautes façades trois fois séculaires de la rue. Une foule énorme d'indigènes, de riverains du Marché, renforcés par les habitants des régions congénères, circulait en marchant, riant, se bousculant, s'allongeant

des bourrades, les filles lutinées par les hommes, les hommes giffés par les filles. Partout, les fenêtres des cabarets ardaient, laissant voir, à travers les vitres graisseuses, le moutonnement des danses, tandis que des orgues — chaque débit avait le sien — moulant à la fois les airs les plus disparates, produisaient une cacophonie effroyable que dominaient par moments le tumulte d'une rixe, une chute de verre se brisant à terre, un bruit sourd de pieds battant l'air en cadence, les rires éraillés ou les jurons féroces des drilles épauouis dans de lourdes farces. Chaque année ramenait cette fête qui durait jusque bien avant dans la nuit, au grand ennui de la police, qui n'avait pas toujours la force de contenir dans les



Le Marché aux Poissons (voy. p. 138). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

bornes légales une populace s'amusant avec des déchainements de fureur.

Toute cette basse gaieté du vieux quartier Saint-André a disparu en même temps que le pâté de bicoques où elle se livrait carrière. C'est par là qu'a été inauguré l'effrayant bouleversement qui, sans trêve, depuis bientôt quinze ans, met en coupe réglée la vieille ville, éventre les anciens quartiers, taille des percées



11 82

A. Hubert 1882

Un marché à Anvers (voy. p. 134). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

dans les maisons historiques, et à tout instant amène à la pensée le regret de quelque gloire abolie.

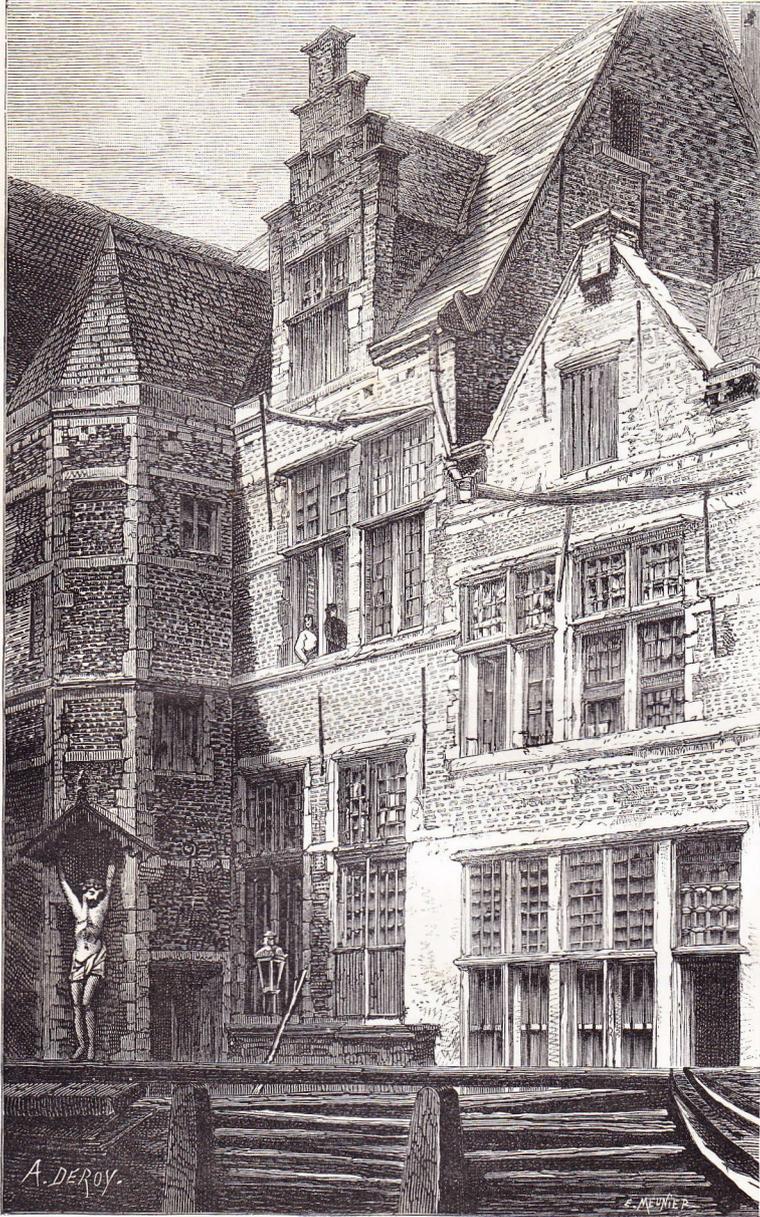
Nous ne verrons plus, à moins qu'on ne la rétablit sur un autre point, cette superbe et triomphante porte de l'Escaut, ou porte Royale, surmontée de son énorme dieu marin et construite par Arthus Quellin, d'après les dessins de Rubens, à l'occasion de la joyeuse entrée du roi d'Espagne Philippe IV. Quand on montait la rue, au haut de laquelle s'élargissait son arcature, le fleuve s'apercevait par delà, comme à travers un porche ouvert sur le ciel et l'eau. Il nous faudra faire notre deuil aussi du Marché aux Poissons (voy. p. 136), ce pittoresque et bruyant rendez-vous des ménagères s'agitant autour de la marée jetée toute vive et saignante sur les étaux, en longues traînées d'or, de nacre et d'azur, avec son rouilleux décor de fond, composé de hautes murailles corrodées auxquelles s'accroche encore une des vieilles tours dites normandes qui formaient le bornage de la ville en l'an 726. Cette animation, ces vénérables souvenirs s'abîmeront bientôt dans une poussière d'éroulement.

Malheureusement la destruction, comme une brute inapitoyée, frappe par moments des quartiers où elle n'a pas de raison de sévir. Ainsi on a abattu, malgré les artistes belges, malgré Viollet-le-Duc, l'éminent maître, qui s'en était ému lui-même, un vieux bastion connu sous le nom de *Tour Bleue*, dernier vestige des fortifications du quinzième siècle; ainsi il est également question d'abattre ce coin charmant du

passé, le pittoresque et curieux hospice de la rue Otto Vénus, dans la cour duquel Leys aimait à s'isoler et qui lui a servi à envelopper plus d'un de ses tableaux de la mélancolique atmosphère du moyen âge. Et le *Burg*, le glorieux *Burg* lui-même, ne sera plus, au bord de toutes ces mutilations, qu'un souvenir effacé, qui s'en ira rejoindre tant d'autres, où se perpétuait l'ancienne grandeur de la cité marchande.

C'est pourtant dans l'intérieur du *Burg* qu'Anvers prit naissance. Une légende populaire en attribue la construction à un personnage de Roman-cero, *Salvius Brabo*, vivant à l'époque des Césars. *Salvius Brabo*, époux de *Siviana*, sœur d'*Octave*, et cousin de *Jules César*, aurait, dit-on, jeté les fondations du *Burg* à la suite d'un exploit digne des héros d'*Homère*. Un géant nommé *Druon Antigon*, dont l'effigie en papier mâché est proménée par les rues les jours de kermesse, avait été longtemps le fléau de l'Escaut. Dans la position du colosse de *Rhodes*, un pied sur la rive du pays des Flandres, l'autre sur la plage anversoise, il guettait

le passage des navigateurs qui remontaient le cours du fleuve. Malheur aux bateaux naviguant à portée du géant! *Druon* se baissait, étendait le bras et empoignait l'esquif comme un singe cueille une noix. Si les pauvres diables pouvaient payer le péage fixé par le terrible homme, celui-ci les déposait sans trop les endommager, eux et leur embarcation, sur la surface des flots. Mais s'ils étaient à court d'argent ou s'ils



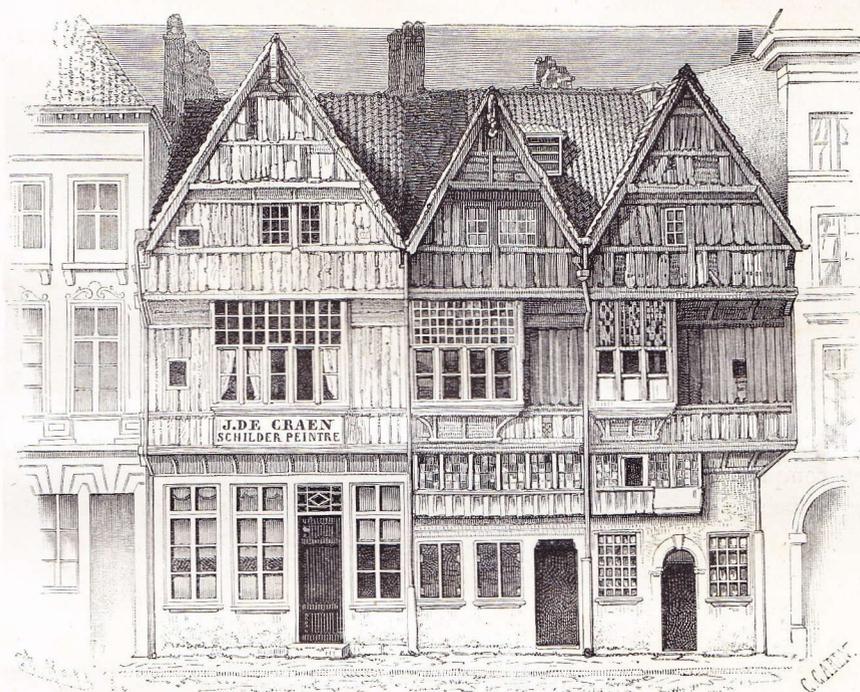
L'hospice de la rue Otto Vénus. — Dessin de A. Deroÿ, d'après une photographie.

se montraient récalcitrants, le barbare broyait leur bâtiment et ne leur rendait la liberté qu'après leur avoir coupé la main droite, qu'il jetait dans l'Escaut. Le Druon Antigon, ayant ainsi mutilé grand nombre de mariniens, rencontra un jour, comme Goliath, un brave paladin, qui le provoqua en combat singulier, et finalement l'abattit avec sa bonne fronde et la grâce de Dieu. Salvius Brabo, le nouveau David, coupa alors à son tour la main du vaincu par représailles de toutes celles que le géant avait fait tomber. D'où vint le nom de la ville elle-même : *Antwerpen* ou *Handwerpen* (jeter la main), allusion à l'énorme main précipitée dans l'Escaut.

Cette étymologie n'a pas satisfait les érudits ; mais parmi bien d'autres elle est la plus populaire et la plus poétique. Ajoutez que les armoiries d'Anvers lui

donnent raison : celles-ci figurent en effet sur fond de gueules un château d'argent flanqué de deux mains coupées. D'après un récit différent, rapporté par l'historiographe Augustin Thys, la mort de Druon aurait été consommée par sept jeunes gens qui devinrent les fondateurs des sept familles patriciennes d'Anvers : de *Zeven Schaken*.

En même temps que disparaîtra le berceau de la ville, une construction exquise, le *Steen* (château), adossée aux ruines du *Burg*, dans les souterrains duquel ses caves sont taillées, s'émiettera également sous la pioche rectificatrice. Il a pourtant une belle antiquité et de suffisantes lettres de noblesse, puisque son origine remonte au douzième siècle. Sous les ducs de Brabant et leurs successeurs les ducs de Bourgogne, c'était là qu'on enfermait les criminels de



Maisons de bois, place Sainte-Walburge (voy. p. 140). — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

droit commun. Mais Charles-Quint et surtout Philippe II, son fils, représenté par le duc d'Albe, l'affectèrent à la détention des hérétiques, des iconoclastes, des gueux et en général des patriotes ennemis de Rome et de l'Espagne : sombre époque durant laquelle ses cachots retentirent continuellement des lamentations des malheureux prisonniers à qui on donnait la question, avant de les livrer au bras séculier. Il y a une dizaine d'années, les murs de ces gehennes s'éclaboussaient encore de plaques rouges, pareilles à des empreintes de membres torturés, et le hideux spectacle se complétait par une exhibition de ferrailles, bruniées, assurait-on, par le sang autant que par la rouille. Un jour, une éditité trop pratique vendit ces engins au poids du vieux fer.

En attendant que les moellons de la maison de torture aillent rejoindre les débris de son terrible mobilier, le

Steen continue à abriter un musée d'antiquités dont il forme lui-même la pièce la plus curieuse, surplombé qu'il est d'une coquette logette, guillochée de fins ornements entrelacés, dans un goût fleuri. Loin d'évoquer l'image lugubre des scènes d'inquisition qui se sont passées derrière ses murs, la délicate façade fait venir au contraire à l'esprit la pensée d'une cour princière, de visages blonds et roses se pressant derrière ses petites vitres emmaillées, avec des rires, des musiques, une mutinerie enjouée et jeune. Mais la réalité de l'histoire vous reprend, l'instant d'après, et ne vous lâche plus. Dans la rue, à quelques pas de là, se dresse un calvaire devant lequel le condamné à mort, conduit processionnellement au supplice, faisait ses dernières oraisons, avant d'être traîné sur la Grand'Place, où s'accomplissait « l'acte de foi ».

Il m'est souvent arrivé, aux approches de la nuit, de

parcourir les tortueuses ruelles qui s'entrecroisent à l'entour de la place Sainte-Walburge, célèbre par ses maisons de bois, imbriquées de lamelles vermoulues et coupées de vitrages bosselés, vieilles mesures que chaque an l'on radoube comme des chaloupes après la tourmente. Tandis que j'approchais du *Steen*, je croyais ouïr se traîner dans l'air des gémissements, de longues plaintes désolées, entrecoupées de sanglots; ce n'étaient souvent que les rafales venues du port, le grincement des mâts entrechoqués, ou le cri des goélands et des courlis; mais tout, en ce quartier rempli des ombres du passé, prête si étrangement à l'illusion, que je cessais de voir le petit peuple de boutiquiers, de marchands de marée et de gagne-petit qui l'habitent, pour m'abîmer dans les contemplations d'autrefois.

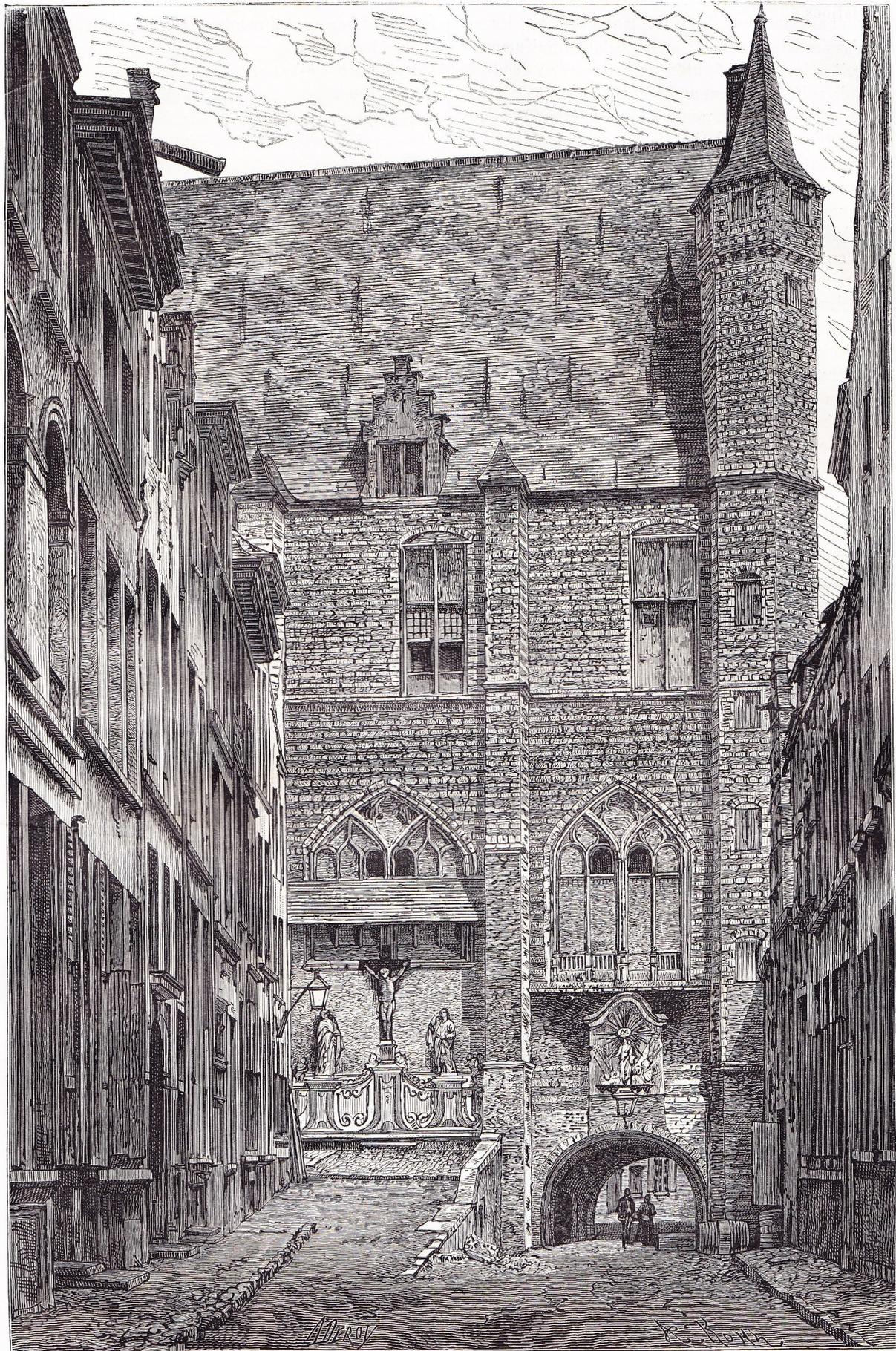
Après avoir longé le fleuve à partir du canal au Sucre, j'enfilais les cailloux pointus d'une ruelle montante. Une puanteur vireuse s'exhalait du Marché aux Poissons, dont je longeais les murs, et bientôt je rencontrais une voûte noire en anse de panier, soutenant le pont dit de la Prison. Je débouchais ensuite dans une rue profonde, enclavée, comme un souterrain à ciel ouvert, entre des maisons branlantes et effritées, puis, à un brusque tournant, je passais sous un nouveau tunnel formant un talus appelé le *Bloedberg* (montagne de sang). A chaque pas, le cauchemar de l'inquisition se représentait à moi, me montrant partout, comme une sorte de calvaire, les stations douloureuses de l'humanité opprimée. Enfin mes regards se portaient sur une construction énorme, l'une des beautés les plus complètes du vieil Anvers : j'étais devant la Halle des Bouchers.

Commencée en 1501, la vaste demeure fut achevée en deux ans, d'après les dessins de l'architecte Herman de Waghemakere. On ne peut se faire une idée aujourd'hui de la splendeur qui régnait à l'intérieur; les chroniques sont prolixes à l'égard de ses marbres, de ses sculptures, de ses peintures et de ses lambris. Mais l'ensemble de l'édifice a gardé un caractère imposant et royal qui permet de reconstituer sa physionomie primitive. Rien de plus harmonieux que les proportions de ce quadrilatère construit en briques purpurines, les pans encadrés de chaînons en pierres de taille au delà desquels s'aiguisent des tourelles hexagonales à clochetons flanquant les quatre coins de l'édifice; des fenêtres ogivales, découpées en meneaux flamboyants, s'encadrent avec élégance dans les murs, et sur les deux façades latérales s'appuie un toit tailladé en gradins. Le seizième siècle, dans sa magnificence d'abord, avec ses ruines ensuite, tel que l'ont fait ses généreux enthousiasmes, ses luttes terribles, ses artistes et ses patriotes, ses iconoclastes et ses bourreaux, s'inscrit partout dans l'immense palais, comme dans une histoire écrite. Le *Steen* se dressant sur le pont à l'entrée de la rue, la Halle des Bouchers dominant la sortie; d'une part, la prison des tyrans espagnols; de l'autre, l'élégant hôtel d'une corpora-

tion opulente et libre; d'un côté, la guerre et les mercenaires espagnols avides de pillage; de l'autre, le commerce florissant et la prospérité matérielle récompensant un labeur constant, sont des antithèses auxquelles l'esprit ne peut s'arracher.

La vie présente garde toutefois ses droits à travers ces souvenirs, et ce n'est pas le contraste le moins curieux que celui de l'éclat de rire du marin, du marchand, de l'homme du peuple, dans ce quartier funèbre hanté de visions tragiques. J'y fis un soir une découverte bizarre. J'avais erré sous les voûtes sombres du pont de la Prison et du pont aux Anguilles (voy. p. 142); j'avais vu luisarmer aux rayons de la lune les charpentes des vieilles mesures; j'avais réveillé, au pied des crucifix gigantesques, des fantômes de rouges bourreaux et de patients en *san-benito* bariolé de flammes. Des clameurs qui semblaient partir de dessous terre frappèrent brusquement mes oreilles, au moment où j'arpentais pour la dixième fois au moins une mince ruelle filant entre l'énorme mur de la Halle et un pâté de hautes maisons sans fenêtres, pareilles à un de ces nombreux boyaux où Doré, dans ses caprices du moyen âge, suspend, au bout de tringles tordues, des panonceaux découpés en silhouettes d'animaux. C'était comme un grondement intermittent, mêlé d'explosions de fureur et de huées. Une vague lueur filtrait d'un soupirail au ras de la rue. Sans aucun doute le bruit partait de là. L'esprit préparé aux choses terribles et fantastiques par mes rêveries et mes pérégrinations nocturnes, je n'hésitai pas, et, m'appuyant aux parois, je descendis un escalier de pierre aux marches inégales qui plongeaient dans l'ombre. Le tapage augmentait. Ma main rencontra les ferrailles d'une porte; sans doute j'allais pénétrer dans une assemblée de conspirateurs gueux, ou peut-être encore troubler un conciliabule d'Espagnols; le moins qu'il pût m'arriver, c'était d'être poignardé par les uns comme espion, ou questionné par les autres comme rebelle. Je poussai la porte et me trouvai dans une foule gesticulante. Alors seulement je m'aperçus que ces catacombes étaient un théâtre. Guignol, le Guignol anversoïse, me découvrait les mystères d'un *Poesjenelle kelder* (cave à polichinelles) (voy. p. 143).

A la clarté tremblotante d'un quinquet suspendu à la voûte, dans un brouillard d'haleines et de fumée de pipe, je distinguai des bancs descendant en gradins jusqu'à la scène et chargés de bateliers en camisole de laine, de mousses au feutre mou, de jeunes rôdeurs de quais coiffés de la « desfoux » anversoïse, de poissonnières et de marchandes de moules, les hommes pileux et rudes, les femmes çà et là fraîches et grasses, tous ensemble oscillant au fond des pénombres, dans une constante secouée des rires. Sur la scène un drame local déroulait ses péripéties. La foule trépignait, hurlait, se démenait, applaudissant la victime et anathématisant le traître. A vrai dire, il eût fallu être initié aux habitudes de ce public simple et fruste pour savoir distinguer ses bordées d'enthousiasme



La Halle des Bouchers. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

de ses manifestations d'hostilité, tant les unes et les autres s'assimilaient dans le même éclat tumultueux.

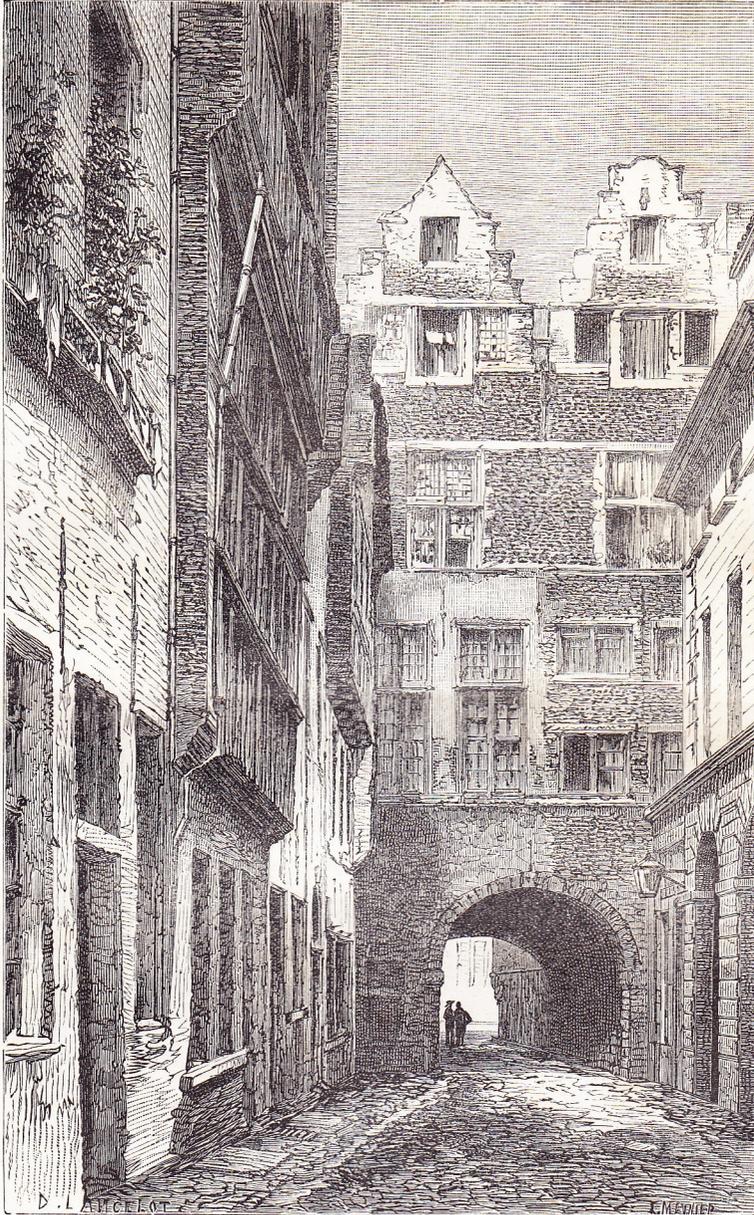
Derrière la rampe, figurée par un cordon de chandelles de suif, gigotait au bout de leurs fils de laiton des fantoches en carton peint, affublés qui en Turc, qui en bandit, qui en roi de jeu de cartes, qui en berger, qui en matelot. Le dramaturge, non content de se moquer des unités classiques, s'était affranchi des dernières entraves et passait, avec une désinvolture très goûtée par son public éclectique, des vers à la prose, du quatorzième siècle à la bataille de Waterloo, dont Charles-Quint racontait les péripéties à Geneviève de Brabant. De temps en temps les régisseurs de ce théâtre baroque cessaient d'agiter et de faire parler leurs marionnettes pour se chamailler, avec des jurons et des poisarderies de haut goût. Le parterre alors s'agitait, attendant la fin de la querelle.

La police de la salle était faite par un grand diable de batelier, basané et tanné, l'air farouche, qui, armé d'un manche à balai, distribuait à la ronde, particulièrement sur la tête des gamins trop bruyants, des volées auxquelles ils échappaient en se bousculant. L'entrée du théâtre coûtait deux *centen* (quatre centimes) et la représentation durait jusqu'à dix heures. Moyennant un pourboire, je fus introduit par l'homme au balai dans les coulisses, où je jouis à l'aise du spectacle de l'auditoire, m'égayant de ses gaietés et sentant passer dans mes veines le magnétisme de ses rudes émotions. Le spectacle fini, la

foule s'écoula en commentant les événements de la soirée, et longtemps je regardai moutonner dans les pâlours de lune les larges épaules des hommes, les hanches débordantes et dandinées des femmes.

Tout le quartier de la ville ancienne offre, du reste, des surprises infinies à l'observateur. Depuis la Grand-Place jusqu'aux vieux bassins, le regard est partout attiré par des archi-

tectures, des recoins mystérieux, des motifs d'art, des perspectives au fond desquelles s'encadrent des tableaux tout faits. Ici, l'hôtel de ville, construit par Corneille de Vriendt et décoré à la partie centrale d'un élégant avant-corps, rappelle les scènes de la furie espagnole, cette Saint-Barthélemy des Anversois (4 novembre 1576), pendant laquelle l'incendie détruisit presque complètement le vieil édifice et où périrent cinq à sept mille personnes de tout rang, entre autres l'écouteur Goswin de Vauck, le bourgmestre Vander Meere et les échevins. Plus loin, des maisons de bois, à pignons déchiquetés, laissent voir leurs intérieurs sombres, où le petit jour vert qui descend à travers les carreaux cul-de-bouteille fait reluire



Le pont aux Anguilles (voy. p. 140). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

des travées enfumées, des escaliers de bois sculpté, un mobilier primitif, par places allumé d'un paillèlement de cuivres. Ailleurs, on s'arrête devant un amusant détail d'architecture, une porte massive et armoriée, un bas-relief symbolique, une vieille sculpture taillée dans la pierre. Et tel édifice évoque la période tourmentée des luttes civiles, tel autre la primitive splendeur commerciale.

A ce dernier groupe appartiennent la maison Hanséatique et la maison de Hesse, également déchues et délabrées aujourd'hui; rien n'égalait cependant leur gloire dans le passé. La maison Hanséatique était tout à la fois, au seizième siècle, le comptoir et la résidence des négociants allemands appartenant aux villes de la Hanse. C'était en ce temps un somptueux palais qui contenait trois cents appartements où logeaient les marchands; et au rez-de-chaussée se succédaient d'innombrables magasins dans lesquels étaient remises les marchandises. La façade antérieure était

surmontée d'une tour quadrangulaire à double galerie, d'où l'on signalait les navires entrants ou en partance. Au sommet, l'aigle impériale d'Autriche déployait ses ailes. « Soixante-quinze villes allemandes contribuèrent aux frais de construction de cet immense palais, jusqu'à concurrence de soixante mille florins; le magistrat d'Anvers intervint pour trente mille florins. Les Hanséates, qui restaient chargés seuls de la décoration intérieure et de l'ameublement, y mirent tant de luxe, que les marchands de Dantzic s'en plainquirent amèrement, disant que l'édifice, avec ses grandes et petites



Poesjenelle kelder (cave à polichinelles). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

tourelles, ses donjons, ses cloches et sa splendide ornementation intérieure, ressemblait plutôt à un palais qu'à une habitation de négociants¹. »

Ce faste, que leurs confrères plus timorés trouvaient incompatible avec la gravité du négoce, les patriciens hanséates le déployaient dans tous les actes de la vie. Lorsqu'ils se rendaient à la messe et même à la Bourse, ils se faisaient précéder d'une troupe de musiciens jouant du fifre, du violon et de la flûte, cette longue flûte du temps, de six pieds de longueur et la circonférence en proportion, dont le bec et les clefs étaient en argent doré. L'immense bâtiment dépossédé de ses

1. Augustin Thys, *Histoire des rues et places publiques d'Anvers*.

tours et de ses tourelles, comme un corps auquel on aurait coupé les membres, n'offre plus aujourd'hui que la vue d'une maçonnerie fruste et massive.

Plus éprouvée encore, sa sœur d'infortune, qui fut sa rivale en splendeur, la maison de Hesse, était autrefois le quartier général des négociants hessois. C'est là que, le 22 juillet 1580, l'archiduc Mathis donna, en présence des États, sa démission de gouverneur des provinces belges fédérées. Cette abdication fut pour la hautaine maison comme le signal de la décrépitude; elle qui avait connu le train magnifique des grands armateurs semant l'or sur leur route, déchut au point de n'être plus qu'un lieu de casernement pour les troupes.

Une autre construction, qui doit peut-être à ses proportions modestes d'avoir échappé aux mutilations de la civilisation et du progrès, souvent aussi perfides que celles des révolutions et de la guerre, avoisine les restes de ces orgueilleux palais : c'est la Maison hydraulique. L'apparence extérieure ne tranche pas sur l'aspect des maisons en bois qui l'entourent et qui, comme elle, se terminent en pignons à gradins ; mais, dès l'entrée, on croit avoir sous les yeux l'un de ces tableaux des peintres hollandais où, dans des pénombres rayées de filtrées jaunes, monte un escalier à rampe sculptée, dans une cage garnie d'une lanterne en cuivre ciselé. L'évocat par excellence des particularités anversoises, Leys, et après lui ce peintre des intimités pensives, Henri de Braekeleer, ont souvent représenté, dans les ors brunis de leurs toiles, le palier en chêne par lequel on aboutit à la grande salle de l'étage, garnie encore de son mobilier séculaire et de haut en bas lambrissée d'un merveilleux cuir de Cordoue. Aux murs, des portraits, des cartes topographiques alternent avec des girandoles ; et une grande allégorie de Jordaens étale ses torsos nus sur le manteau de la cheminée.

La maison doit son nom à la destination que lui donna l'illustre ingénieur Gilbert van Schombeke, et son histoire se rattache à celle des prodigieux travaux qui transformèrent complètement au seizième siècle, en quinze années de temps, l'aspect de l'antique cité. En 1552, Gilbert van Schombeke ayant acquis, sur les bords du canal des Brasseurs, quatre cents verges de terrain, y érigea vingt-quatre brasseries. Pour fournir d'eau douce ses usines, il avait imaginé de construire

la Maison hydraulique, où les eaux d'un canal éloigné étaient conduites, par un tuyau souterrain, dans un immense réservoir, duquel, par le moyen d'une chaîne à godets, elles étaient remontées dans un vaste bassin supérieur élevé de soixante-dix pieds ;

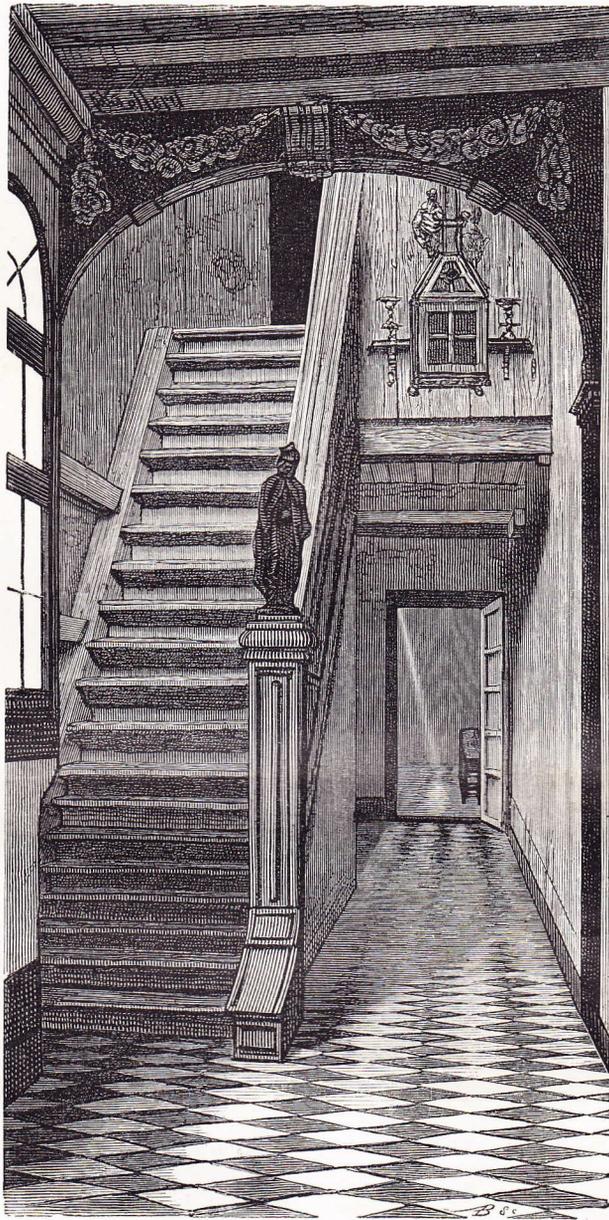
de là elles se rendaient ensuite, par une infinité de tuyaux, dans toutes les brasseries et dans plusieurs maisons du quartier. Aujourd'hui encore, la *Waterhuys* appartient à la corporation des brasseurs, qui tient ses séances dans la grande salle latéralement éclairée par de petites baies vitrées de carreaux à meneaux.

Gilbert van Schombeke fut mal récompensé des bienfaits dont il dota sa ville natale. La Maison hydraulique touchait à peine à son achèvement et les eaux douces nécessaires aux brasseries arrivaient encore par bateau d'un village riverain de l'Escaut, quand on répandit le bruit que ces eaux étaient corrompues. Une émeute populaire éclata le 11 juillet 1554. Les milices bourgeoises et les *gildes* furent obligées de s'armer pour préserver les jours de Gilbert, accusé de dilapider les fonds publics. Le grand homme, découragé, ruiné, s'exila à Bruxelles, où Charles-Quint l'avait nommé membre du conseil des finances. Mais le chagrin causé par l'ingratitude de ses concitoyens ne tarda pas à miner cette consti-

tution de fer, et il mourut à peine âgé de trente-sept ans, expiant la gloire d'avoir laissé à ses compatriotes, outre plusieurs industries nouvelles, l'agrandissement, l'assainissement et l'embellissement de leur ville.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Escalier de la Maison hydraulique. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.